

## LA POLITISATION DE LA MÉMOIRE – LES “CHOSES DIGNES DE MÉMOIRE” CHEZ MACHIAVEL ET FRANCESCO GUICCIARDINI\*

Jean-Claude Zancarini\*\*

Centre de recherche sur la pensée politique italienne  
Ecole normale supérieure des Lettres et Sciences humaines, Lyon

*RESUMO: Este artigo reconstitui na escrita de dois pensadores políticos florentinos da época das guerras da Itália, Machiavel e Francesco Guicciardini, os usos da memória. A análise mostra como a vontade utilitária da historiografia florentina, que pretende ser útil à cidade e à comunidade de cidadãos, é afetada pelas guerras, sendo conduzida a pensar abertamente a história como história política do presente, a politizar a memória, a compreender que há na sua própria definição uma questão importante. O que é digno de memória é então o que permite pensar a “qualidade do tempo”, isto é, fornecer ferramentas de pensamento adaptadas aos problemas do presente.*

*RESUME: Cet article reconstitue dans l'écriture de deux penseurs politiques florentins de l'époque des guerres d'Italie, Machiavel et de Francesco Guicciardini, les usages de la mémoire. L'analyse montre comment la volonté utilitaire de l'historiographie florentine, qui prétend être utile à la cité et à la communauté des citoyens, est affectée par les guerres, étant conduite à penser ouvertement l'histoire comme histoire politique du présent, à politiser la mémoire, à comprendre qu'il y a dans sa définition même un enjeu de taille. Ce qui est digne de mémoire est alors ce qui permet de penser à la “qualité du temps”, de donner des outils de pensée adaptés aux problèmes du présent.*

*ABSTRACT: This paper reconstructs in the writing of two Florentine political thinkers from the time of Italian wars, Machia-*

\* Data de recebimento do artigo – 20/10/2003

Data de aceitação do artigo – 28/11/2003

*vel and Francesco Guicciardini, the uses of memory. The analysis shows how the political will of Florentine historiography, which pretends to be useful to the city and the community of citizens, is affected by the wars, being led to think openly history as the political history of the present, to politicize memory, to understand that there is in its own definition an important question. That which is worth of memory is then that which allows thinking of “time quality”, and offering thinking tools adapted to the problems of the present.*

La question que je vais aborder: “qu’est-ce qui est *digne de mémoire* chez les penseurs politiques florentins de l’époque des guerres d’Italie?” pourrait donner lieu à une réponse tautologique: “est digne de mémoire ce qui est digne de mémoire” c’est-à-dire digne d’être rapporté, décrit, analysé... parce que c’est utile à la cité et à la communauté des citoyens. Et, de fait, cette idée de l’utilité de l’écriture des chroniques et des histoires se retrouve chez les deux auteurs auxquels je m’intéresserai au premier chef (Machiavel et Francesco Guicciardini) mais également dans les textes de leurs prédécesseurs, “chroniqueurs” ou “historiens”, (Compagni, les Villani, Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini): il y a bien une part de continuité, une volonté partagée de *far memoria*, de sorte que les éléments *notabili* (ou *notevoli*), les  *cose degne di memoria* ou  *degne di notizia* ou tout simplement  *degne di essere scritte* puissent  *essere in memoria*, qu’on puisse “les avoir en mémoire” et qu’on puisse de ce fait (précisément parce que  *si ha memoria di...*) tirer des leçons pour le présent. Cette volonté d’écrire l’histoire d’une communauté pour que l’on puisse en tirer des connaissances utiles au présent apparaît avec la même clarté dans les  *proemi* des chroniqueurs, dans l’histoire des humanistes – même si ces derniers font également appel à la notion de  *l’historia magistra vitae* empruntée aux textes cicéroniens – et également dans les histoires politiques de Machiavel ou de Guicciardini. Cette volonté de “faire mémoire” afin de faire “œuvre utile” reste présente de Compagni à Guicciardini<sup>1</sup>; il s’agit donc de voir si, au-delà de cette continuité, il y a chez Machiavel et Guicciardini des éléments nouveaux qui apparaissent et quels ils sont. Avant d’exposer les points d’arrivée de ce travail qui a consisté à reconstituer le réseau sémantique de la mémoire et du souvenir ( *memoria, memorabile, notizia, notabile, ricordo, ricordare*) dans les œuvres politiques et historiographiques de Compagni, Villani, Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini, Machiavel et Francesco Guicciardini<sup>2</sup>, je voudrais brièvement expliciter quels sont les fondements de ma méthode d’approche des textes<sup>3</sup>.

## Une méthode: “qualité des temps” et “philologie politique”

Dans la langue des auteurs que j'étudie, l'ensemble des caractéristiques et des enjeux qui définissent une époque historique se nomme la “*qualità de' tempi*” ou “*la condizione de' tempi*”. Mon approche des textes florentins de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle se fonde précisément sur l'hypothèse que la “qualité des temps” est déterminante pour en donner une lecture. C'est précisément pour cette raison que les éditions françaises que nous avons procurées, Jean-Louis Fournel et moi, sont conçues et se présentent comme un ensemble historiquement fondé. En effet, réunir les noms de Savonarole, Guicciardini et Machiavel signifiait tenir compte d'un moment historique donné, celui où l'Italie était devenu le lieu d'affrontement des monarchies française et espagnole – et l'enjeu même de cet affrontement. Et cela signifiait aussi comprendre pourquoi, dans un lieu déterminé, Florence, bouleversée au premier chef par cet affrontement, apparaissaient des formes de réflexion sur l'histoire et l'agir politique qui, d'une certaine façon, transformaient profondément les données antérieures de la pensée politique. La publication de cet ensemble de textes traduits et commentés avait donc un sens précis: les textes de Savonarole rappelaient le début du processus de bouleversement subi par Florence et la mise en place de cette “forme” de gouvernement inédite (“*mai più vista*”) que fut la République du Grand Conseil; la *Storia d'Italia* était précisément la tentative la plus achevée pour dire ce qu'avaient été “le horrible guerre d'Italia”, pour penser le moment historique ouvert en 1494, pour comprendre les raisons d'un échec historique dont le sac de Rome fut en quelque sorte le point d'orgue. Et les réflexions sur la façon de régir Florence (le *Discorso di Logrognò* et le *Dialogo del reggimento di Firenze*) ou sur les principats (le *De Principatibus*) pouvaient dès lors être menées en liaison avec ces autres textes, par le tissage nécessaire entre des réflexions théoriques et une situation politique concrète, entre des “désirs”, des aspirations, et la “raison des choses”, la dure contrainte des rapports de force.

Ce n'est pas en effet parce qu'il y a “du papier et de l'encre” qu'écrivent “nos” auteurs; ils sont poussés par la nécessité de faire front, de comprendre, d'agir dans une conjoncture. Ils ont des questions nouvelles à résoudre, les modèles interprétatifs qu'ils avaient à leur disposition sont remis en question par les nouvelles façons de faire la guerre (“*e' modi nuovi del guerreggiare*”, écrit Guicciardini), par cette transformation du temps même de la guerre qui en découle.

La lecture que nous faisons de cette période repose sur la construction d'un double cadre de référence, sur un moment et un lieu: “l'état de

guerre” qui entraîne mutations et bouleversements et, à Florence, la République du Grand Conseil, la république dont les citoyens ont “goûté au Grand Conseil”. J’utilise le terme “construction” précisément parce qu’il serait possible de construire un ou plusieurs cadres de référence différents, à l’intérieur desquels prendraient sens les auteurs dont nous nous occupons et leurs œuvres. Fernand Braudel, dans sa préface à *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l’époque de Philippe II*, parle du “temps des hommes” et il emploie cette expression en incitant les historiens à se méfier de “cette histoire brûlante encore”: Braudel, et avec lui l’école des *Annales*, préfèrent d’autres temps, d’autres durées. Or, ce qui m’importe au premier chef c’est précisément de *faire cette histoire brûlante du temps des hommes*, de périodiser en ayant pour référence les espoirs et les attentes, les tentatives réussies et les échecs de ceux qui furent les auteurs, de prendre en considération, avant tout, leurs propres textes, leur propre parole en les insérant dans *la qualité des temps* qu’ils vécurent.

Dans la continuité de ce processus d’historicisation des textes, notre démarche consiste à reconstituer des parcours individuels – politiques, intellectuels, éthiques – en fonction d’une période historique et des enjeux que ces acteurs politiques définissaient eux-mêmes en tenant compte des caractéristiques de cette période et de leurs propres aspirations politiques. On comprend de ce fait pourquoi la question de la langue qu’ils emploient et celle de la façon dont ils l’emploient est centrale; les termes utilisés sont en effet à interpréter en fonction de la qualité des temps et des enjeux que les acteurs politiques déterminent, ce qui signifie que leur sens peut être différent de celui qu’ils eurent antérieurement ou qu’ils prendront par la suite; la façon dont ces termes sont utilisés avec une certaine syntaxe, avec des modes d’argumentation particuliers, avec des tonalités, des emprunts, des citations, des clins d’œil a également son importance: l’usage terminologique ne peut être dissocié des analyses politiques ou historiques qui donnent sens à l’écriture; il faut considérer le *discours* où est perpétuellement à l’œuvre une dialectique des “noms” et des “choses”. Cette double approche, du sens précis à accorder au lexique et des modes d’écriture, nous la nommons “philologie politique”, au sens où elle a pour fonction de redonner aux textes leur verdeur originale, toute leur force, tout leur sens, mais cela sans oublier que le sens et la force viennent justement de leur insertion dans un moment historique donné et du fait qu’il s’agit de textes visant à comprendre – et à faire comprendre – pour agir – et faire agir.

On voit bien que cette approche implique une proximité avec les textes et les auteurs qui peut poser problème: la lecture historique risquant d’être fortement marquée par la subjectivité des auteurs que nous étu-

dions et par notre propre subjectivité au moment où nous interrogeons “nos” auteurs et leurs textes. La rigueur et l’exactitude des procédures mises en œuvre est donc nécessaire et c’est également pour limiter ce risque fusionnel que nous mêlons la lecture historique et les études sur la langue qui permettent de vérifier, dans le détail des usages d’écriture, la vraisemblance des reconstructions historiques. Si le bouleversement dans le rapport à la cité ou à la guerre que suppose la mise en avant de la période des guerres d’Italie et l’hypothèse de “l’événement 1494” n’apparaissait pas dans le tissu même de la langue qu’emploient Machiavel ou Guicciardini, nos hypothèses seraient évidemment à revoir. C’est précisément une de ces “vérifications” que je me suis proposé de faire à propos des usages de la mémoire.

### ***Far memoria...* Du choix implicite à son explicitation.**

L’histoire, pour tous nos auteurs a pour fonction de *far memoria* (Villani), de *ridurre a memoria* (Machiavel) les choses qui sont dignes d’être imitées; le *far memoria* a pour fonction l’utilité de ceux qui vont lire. Il y a un choix d’écriture, revendiqué comme tel: celui qui écrit décide que la chose qu’il rapporte est digne d’être écrite: *pare degno di memoria... giudichiamo degno di memoria... Far memoria* consiste donc à démêler le notable de ce qui ne l’est pas et à relater les choses qui ont des effets: cette conception apparaît avec clarté dans les expressions du type “[la cosa] per sé non era degna di memoria, ma...” que l’on trouve de Villani à Guicciardini. Les exemples sont nombreux, l’usage de *memoria* est, au fond, l’usage courant du terme dans la tradition florentine (on le trouve avec des acceptions semblables dans le *Décameron*). Il y a là une tradition qui se maintient et que reprennent Machiavel et Guicciardini.

On remarque cependant que derrière l’apparente tautologie, derrière l’apparente évidence (“est digne de mémoire ce que relate l’historien parce que c’est utile pour la cité”) il y a une analyse politique implicite, un choix. C’est d’ailleurs l’existence de ce choix (entre ce qui est digne et ce qui n’est pas digne d’être rapporté) que Machiavel<sup>4</sup> mettra en évidence dans le *Proemio* de ses *Istorie fiorentine* en reprochant à ses prédécesseurs (et peu importe ici que ce soit à tort ou à raison...) précisément de ne pas avoir analysé correctement ce qui était “digne” d’être décrit: les *nobilissimi scrittori* qui l’ont précédé comme historiens de Florence (Leonardo Bruni et Poggio Bracciolini) ont relaté les guerres extérieures (“*nella descrizione delle guerre fatte dai Fiorentini con i principi e popoli forestieri sono stati diligentissimi*”<sup>5</sup>) mais ils n’ont pas jugé digne de mémoire les luttes intérieures de la cité (“*delle civili*

*discordie e delle intrinseche inimicizie, e degli effetti che da quelle sono nati, [ne hanno] una parte al tutto taciuta e quell'altra in modo brevemente descritti<sup>6</sup>*); or, écrit Machiavel, “*Non so io pertanto cognoscere quale cagione faccia che queste divisione non sieno degne di essere particolarmente descritte.*”<sup>7</sup> La conception même de la fonction de l’histoire n’est pas bouleversée par Machiavel: l’histoire vise à *dilettare* et à *insegnare*, c’est une lecture et une leçon utile – *lezione utile* – car elle apprend à ne pas refaire les erreurs d’autrui: “*se niuna cosa diletta o insegna, nella istoria, è quella che particolarmente si descrive; se niuna lezione è utile a cittadini che governano le repubbliche, è quella che dimostra le cagioni degli odi e delle divisioni delle città, acciò che possino con il pericolo d’altri diventati savi mantenersi uniti*”<sup>8</sup>; mais il y a bien une vraie différence entre Machiavel et ses prédécesseurs. Cette différence tient à ce que Machiavel, contrairement à ses prédécesseurs, explicite les choix politiques qui fondent son écriture: ce qui est pour lui “plus que notable” (le superlatif *notabilissime* vient redoubler la forme simple de l’adjectif: “*e se di niuna repubblica furono mai le divisioni notabili di quella di Firenze sono notabilissime*”<sup>9</sup>) ce sont les divisions de la cité, pour lesquelles il avance l’idée qu’un se divise en deux, dans une sorte de mouvement permanent de division (“*di Firenze in prima si divisono infra loro i nobili, dipoi i nobili e il popolo e in ultimo il popolo e la plebe; e molte volte occorse che una di queste parti rimasa superiore, si divide in due: dalle quali divisioni ne nacquero tante morti, tanti esili, tante destruzioni di famiglie, quante mai ne nascessero in alcuna città della quale si abbia memoria*”<sup>10</sup>).

*Far memoria, ridurre a memoria*, pour tous les auteurs d’*istorie*, c’est faire un choix; avec Machiavel, ce choix implicite devient explicite, il prend une dimension ouvertement politique. Dans la *Storia d’Italia* de Guicciardini, on trouve des éléments qui vont dans le même sens, même s’ils ne sont pas affirmés avec la même netteté (on pourrait dire la même radicalité!) que chez Machiavel; d’abord, il faut considérer le découpage chronologique de sa *Storia d’Italia* et l’acte théorique qui lui font laisser de côté son premier projet (relater “sa” guerre, de Pavie au sac de Rome) pour commencer avec l’arrivée des Français en 1494; ces décisions vont dans le sens d’un dessein explicite: il s’agit bien de comprendre une certaine conjoncture historique, celle de ces guerres dont l’Italie est à la fois le champ de bataille et l’enjeu. Ensuite, on trouve au moins une fois dans un endroit extrêmement important puisqu’il s’agit du début du livre XVI qui, dans le projet d’origine, était le point de départ de l’ouvrage que voulait écrire Guicciardini, une formulation qui dit clairement ce qu’il entend faire en écrivant son histoire. Il s’agit en effet de faire compren-

dre comment commence ce moment historique, moment que lui-même nommera “la guerre pour la liberté de la pauvre Italie” et qui aboutira à la catastrophe du sac de Rome: il relate les réactions de Charles Quint et les tentatives d’entente avec le roi de France François I<sup>er</sup> fait prisonnier après Pavie et commente: “*cose certamente degnissime di particolare notizia, perché di accidenti tanto memorabili si intendino i consigli e i fondamenti; i quali spesso sono occulti, e divulgati il più delle volte in modo molto lontano da quel che è vero*”<sup>11</sup>. Il s’agit donc bien, comme pour Machiavel, d’aller au-delà des faits ou des événements “mémorables” pour en comprendre les fonctionnements et les raisons, pour savoir comment et pourquoi furent prises les décisions et sur quels fondements ils reposent.

### **“Essendo la memoria fresca”. Mémoire, expérience politique et histoire des temps présents**

La *Storia d’Italia* de Guicciardini commence avec l’énoncé d’une décision de l’auteur: “*Io ho deliberato di scrivere le cose accadute alla memoria nostra in Italia...<sup>12</sup>*”. La référence à la propre mémoire de l’auteur n’a en soi rien de bouleversant; au fond Dino Compagni ne dit rien d’autre quand il écrit dans le *proemio* de sa chronique qu’il entend “*scrivere il vero delle cose certe che io vidi e udi*” [“écrire la vérité sur les choses certaines que je vis et entendis.”]. Mais les effets de la mémoire des temps présents sont d’importance, pour l’historien et pour l’analyse même des situations politiques qu’il entend décrire. Ces effets, je propose de les lire en analysant brièvement ce que sont les *ricordi* dans l’usage de Guicciardini (et, à moindre degré, de Machiavel), puis dans l’usage de syntagmes qui font référence au rôle déterminant de la *memoria* dans l’analyse des situations et des décisions politiques: chez Guicciardini il s’agit de l’expression “*per la memoria*”, chez Machiavel de la tournure “[*essendo*] *la memoria fresca*”.

Le sens et l’usage du terme *ricordo* se modifient dans les ouvrages de Machiavel et Guicciardini; dans la tradition florentine, *ricordo* ou *ricordanze* renvoyait aux choses dont on se souvenait; on trouve d’ailleurs à deux reprises, sous la plume de Giovanni Villani, le redoublement synonymique “*ricordo e memoria*”. Chez Machiavel et plus encore chez Guicciardini, le *ricordo* devient, plus que ce dont on se souvient, ce dont *il faut* se souvenir; c’est presque un précepte (*gli espressi ricordi* sont identiques aux *precetti*; les *ricordi* “tout court” sont un peu moins que des *precetti*<sup>13</sup>). C’est avant tout une sorte de condensé d’expérience, un “fragment de sens” qui vient du manie-ment des affaire, de la “longue expérience des choses modernes” dont

Machiavel rappelait dans la lettre de dédicace du *Prince* qu'elle était un des deux piliers de sa connaissance de la politique. Nous avons tenté de montrer, dans un chapitre du livre que nous avons écrit Jean-Louis Fournel et moi, *La politique de l'expérience*<sup>14</sup>, que c'est en s'appuyant sur ces "avertissements" que Guicciardini tente de donner sens à la période historique qu'il vit et dont il est un des acteurs. Il est bien clair qu'il s'agit d'une sorte d'outil de connaissance et non de règles absolues (c'est ce qu'affirme avec clarté, par exemple, le *ricordo* B 35: "*Questi ricordi sono regole che si possono scrivere in su libri; ma e casi particolari, che per avere diversa ragione s'hanno a governare altrimenti, si possono male scrivere altrove che nel libro della discrezione.*"<sup>15</sup>). On trouve le terme dans ce même sens dans plusieurs passages de Machiavel, alors qu'il n'est jamais employé de la sorte dans les textes de leurs prédécesseurs florentins. Mais il faut dire que Machiavel parle plus facilement, pour sa part, de *regole* ("règles"), voire de "*regole generali*", même si l'usage qu'il fait de ce "quasi concept" montre qu'il est conscient de leur caractère relatif: ainsi apporte-t-il des nuances qui amènent à considérer avec prudence l'idée de règle générale au moment même où il affirme leur existence<sup>16</sup>. Reste que ces fragments de sens, ces avertissements, il faut les avoir en tête, les garder en mémoire, comme le dit clairement le *ricordo* C 9: "*Leggete spesso e considerate bene questi ricordi, perché è più facile a conoscergli e intendergli che osservargli; e questo si facilita col farsene tale abito che s'abbino freschi nella memoria.*"<sup>17</sup>

De fait, ce qu'on a "en mémoire" est important. Pour les auteurs eux-mêmes et leur capacité à analyser une situation. Mais aussi, spéculativement, chez les acteurs historiques dont bonne part des décisions, des délibérations et des actes vient précisément de ce qu'ils ont ou pas "en mémoire". Cette prise en compte de la mémoire des acteurs historiques, qu'il s'agisse d'ailleurs d'individus ou de communautés, s'exprime par des expressions récurrentes, différentes dans la forme chez Guicciardini (qui utilise le syntagme "*per la memoria di*") et chez Machiavel (qui utilise l'expression "*memoria fresca*"), mais elles ont le même sens. Il s'agit, pour l'un comme pour l'autre, de prendre en compte, dans l'analyse des temps présents, les condensés d'expérience qui expliquent les comportements des acteurs. Ceux-ci ont donc eux aussi en tête, en quelque sorte, des "*ricordi*" – au sens guichardinien – qu'ils considèrent avec attention, qui leur servent de boussole et d'outil pour se déterminer. Ce que les individus et les peuples ont "en mémoire" doit donc être considéré comme un élément politique d'analyse d'une conjoncture, comme un élément

à prendre en compte pour l’agir politique comme pour l’écriture de l’histoire du temps présent, qui doit être considérée comme une continuation de la politique par d’autres moyens, dans la mesure précisément où il s’agit d’écrire pour comprendre et faire comprendre. Là encore, cette politisation de la mémoire, cette compréhension du sens politique à lui accorder ne me semblent pas faire partie de l’outillage des prédécesseurs de Machiavel et de Guicciardini, alors que les expressions qui montrent que nos auteurs en tiennent compte sont récurrentes dans leurs textes.

### *Spegner la memoria. La mémoire comme enjeu*

Dans un *ricordo* (C 143) d’autant plus important qu’il constitue un des rares passages de l’ensemble de ses œuvres où Guicciardini s’interroge ouvertement sur ce qu’est “*el fine della istoria*”<sup>18</sup>, Guicciardini constate que “les mémoires des choses” peuvent “se perdre” (“*se avessono considerato che con la lunghezza del tempo si spengono le città, e si perdono le memorie delle cose, e che non per altro sono scritte le istorie che per conservarle in perpetuo, sarebbono stati più diligenti a scriverle in modo, che così avessi tutte le cose innanzi agli occhi chi nasce in una età lontana, come coloro che sono stati presenti, che è proprio el fine della istoria.*”). C’est à son avis “la longueur du temps [*la lunghezza del tempo*]” qui produit ce phénomène et le but de l’histoire est précisément d’empêcher ce phénomène. Cette remarque sur le fait que l’on peut perdre la mémoire des choses n’entraîne chez lui que ce que l’on pourrait nommer à bon droit un programme historiographique: l’historien, s’il désire que ses écrits puissent être utiles pour ceux qui les liront dans le futur, doit penser que rien n’est évident, que rien ne va de soi et élucider des points qui paraissent évidents au moment où il écrit mais ne le seront plus au fil du temps.

Machiavel, qui fait la même constatation sur la perte de la mémoire des choses, dans le *Prince*, 4 et les *Discours*, II, 5 et III, 1, en fait pour sa part une analyse différente et en tire d’importantes conclusions, pour le temps bref comme pour la longue durée. C’est en *Discours*, II, 5 qu’il donne clairement son point de vue sur l’oubli des choses (*l’oblivione*). Les raisons qui portent à ce que la mémoire soit “éteinte” (*spenta*) sont selon lui de deux sortes: “*parte vengono dagli uomini, parte dal cielo*”. Cette seconde cause, non providentielle, provient d’une sorte de “purge” que la nature effectue lorsqu’il y a “trop de matière superflue”; elle advient “*o per peste o per fame o per una inondazione d’acqua*”. D’une certaine façon, on pourrait rapprocher cette analyse “naturelle” de l’oubli des choses de la vision de Guicciardini lorsqu’il expli-

que qu'il y a une sorte d'usure permanente due à "*la lunghezza del tempo*"; mais on note, sans grande surprise, que pour Machiavel il s'agit non d'un processus lent et permanent mais d'événements bouleversants, de catastrophes, comme s'il croyait aussi peu aux méfaits du temps qu'aux "bienfaits du temps" (dont il incitait à se méfier dans le chapitre 3 du *Prince*). Plus encore, et en ce cas la différence avec Guicciardini est encore plus nette, Machiavel rappelle qu'il y a des causes humaines: "éteindre la mémoire", en ce cas, est bien un acte volontaire, une volonté de faire disparaître... ce n'est pas "avec le temps" que tout s'en va mais avec une volonté et des actes de puissance visant à détruire la mémoire du passé. L'exemple qu'il prend en *Discours*, II, 5 concerne la façon dont les chrétiens ont agi pour faire disparaître la mémoire de la religion des Anciens: "*E chi legge i modi tenuti da San Gregorio, e dagli altri capi della religione cristiana, vedrà con quanta ostinazione e' perseguitarono tutte le memorie antiche, ardendo le opere de' poeti e degli storici, ruinando le imagini e guastando ogni altra cosa che rendesse alcun segno della antichità*<sup>19</sup>." (l'allusion à saint Grégoire étant d'autant plus notable qu'il s'agit de l'homme à cause duquel une partie des décades de Tite-Live a disparu!). Cette idée d'une sorte de guerre de la mémoire est reprise en *Prince*, 4 à propos de la nature différente des gouvernements des pays: il en ressort que la mémoire des modes anciens du gouvernement fait partie de la nature même des pays considérés et l'auteur rappelle que les Romains ont su "éteindre" une telle mémoire par "la puissance et la continuité de l'Empire"<sup>20</sup>. En *Discours*, III, 1, chapitre intitulé "Si l'on veut qu'une secte ou une république vive longuement, il est nécessaire de la ramener souvent vers son principe. [*A volere che una setta o una republica viva lungamente, è necessario ritirla spesso verso il suo principio*]", c'est, peut-on dire, *a contrario* que Machiavel démontre la nécessité d'une politique et d'une guerre de la mémoire: il s'agit en ce cas de rappeler que de la même façon qu'il est possible et parfois nécessaire "d'éteindre la mémoire" il faut parfois la faire renaître dans l'esprit des hommes: ce renouveau de la mémoire, Machiavel estime qu'il doit s'effectuer par un "retour vers les principes" ("*Ma come di quella battitura la memoria si spegne, gli uomini prendono ardire di tentare cose nuove, e di dire male; e però è necessario provvedervi, ritirando quello verso i suoi principii*<sup>21</sup>"). On remarque que dans ce dernier cas la constatation de la perte de la mémoire s'explique au fond par cette "*lunghezza di tempo*" dont parlait Guicciardini; mais la nécessité d'une politique, éventuellement "musclée" (*la battitura*) ayant pour enjeu la mémoire à "éteindre" ou, au contraire, à "renouveler" n'est exprimée que par Machiavel.

J'ai commencé cet exposé en mettant en évidence une caractéristique de longue durée de l'historiographie florentine: la volonté "utilitaire" de l'écriture de l'histoire, qui d'une certaine façon contient en germe la fonction politique de la mémoire. Les guerres d'Italie introduisent dans la pensée et dans l'écriture de l'histoire la dimension de la nécessité, de l'urgence, du péril; comprendre les bouleversements de l'état de guerre et d'urgence amène à expliciter ce qui était à l'état virtuel, à penser ouvertement l'histoire comme histoire politique du présent, à "politiser la mémoire", à comprendre qu'il y a dans sa définition même un enjeu de taille. Cette politisation de la mémoire est donc un effet du nouage qui s'opère alors entre pensée politique et écriture de l'histoire; elle favorise une réflexion sur la nécessaire distinction entre les temps (présent bouleversé et dangereux, passé proche de la prédominance des Médicis, passé plus lointain du *comune* et passé très lointain de l'Antiquité); elle amène également à distinguer mémoire du privé et mémoire du public, indissolublement liées chez les chroniqueurs, dans les *croniche*, *ricordanze* et *ricordi* des notaires ou des marchands-écrivains florentins, encore présentes dans certaines formes d'écriture d'un Guicciardini (celui des *ricordanze* et des *memorie di famiglia*, voire des *Storie florentine*), mais définitivement séparées dans les grands ouvrages historiographiques que sont les *Discorsi* ou les *Istorie florentine* de Machiavel ou encore la *Storia d'Italia* de Guicciardini. Désormais, ne sont "dignes de mémoire" que les choses qui permettent de penser la "qualité des temps", de donner des outils de pensée adaptés aux problèmes du présent\*.

## Notas

\*\* Cet article a d'abord été une communication à un colloque de l'école des Chartes, Paris, 4 avril 2003. Je l'ai présenté, en ajoutant toute la partie méthodologique, lors d'un séminaire qui s'est tenu à l'Unicamp le 19 novembre 2003.

<sup>1</sup> Dans les textes desquels on retrouve la même idée. On peut ainsi comparer les déclarations initiales de Dino Compagni, *Cronica delle cose occorrenti ne' tempi suoi*, *Proemio* ("propuosi di scrivere a utilità di coloro che saranno eredi de' prosperevoli anni...") et de Francesco Guicciardini, *Storia d'Italia*, I, 1 ("potrà ciascuno [...] prendere molti salutiferi documenti...").

<sup>2</sup>Le travail a été fait de façon exhaustive sur les éditions numérisées de Machiavel, Francesco Guicciardini, Compagni et des Villani; en revanche, pour Leonardo Bruni et Poggio Bracciolini, pour lesquels nous ne disposons pas pour l'instant d'éditions numérisées, il s'agit d'un sondage, plus que d'un travail systématique.

<sup>3</sup> En précisant que cette méthode est le résultat d'une collaboration permanente avec Jean-Louis Fournel dans le Centre de recherche sur la pensée politique italienne (CERP-PI) de l'ENS LSH. C'est cette collaboration qui explique que je passe du "je" à un "nous", qui n'est en aucun cas un "nous de majesté"!

<sup>4</sup> En effet la remarque de Machiavel s'applique à Poggio Bracciolini, mais elle est beaucoup plus discutable en ce qui concerne Leonardo Bruni qui ne se désintéresse pas de l'histoire intérieure de Florence et des conflits qui s'y déroulent.

<sup>5</sup> *Istorie fiorentine, proemio* “[...] dans la description des guerres menées par les Florentins contre les princes et les peuples étrangers, ils ont été très diligents [...]”.

<sup>6</sup> *Ibid.* : “[...] pour ce qui est des discordes dans la cité et des inimitiés intérieures, et des effets qui en sont nés, ils en ont tu complètement une partie et l’autre ils l’ont décrite brièvement”.

<sup>7</sup> *Ibid.* : “Je ne parviens donc pas à comprendre pour quelle raison ces divisions ne seraient pas dignes d’être décrites dans le détail”. On remarquera, dans le même passage, un jeu ironique avec *indegne*: “Je crois qu’ils firent cela soit parce qu’il leur sembla que ces actions étaient si faibles qu’ils les jugèrent indignes [*indegne*] d’être transmises à la mémoire des lettres, soit parce qu’ils craignaient d’offenser les descendant de ceux qui, dans ces écrits, allaient être critiqués. Ces deux raisons (cela dit sans mauvaise intention) me paraissent tout à fait indignes [*indegne*] de grands hommes.”

<sup>8</sup> *Ibid.* : “Si quelque chose peut plaire ou éduquer dans l’histoire c’est bien ce qui est décrit dans le détail; si quelque lecture peut être utile aux citoyens qui gouvernent les républiques, c’est bien celle qui montre les raisons des haines et des divisions de la cité, afin que, rendus sages par le danger d’autrui, ils puissent rester unis.”

<sup>9</sup> *Ibid.* : “[...] et s’il y eut jamais, dans une république, des divisions notables, celles de Florence furent très notables [...]”.

<sup>10</sup> *Ibid.* : “A Florence, en un premier temps, se divisèrent entre eux les nobles, puis les nobles et le peuple et, enfin, le peuple et la plèbe; et souvent il advint que l’une des parties, après l’avoir emporté, se divisât en deux; de ces divisions naquirent tant de morts, tant d’exils, tant de destructions de familles, que jamais il n’en naquit autant dans aucune cité dont on ait gardé la mémoire.”

<sup>11</sup> *Storia d’Italia*, XVI, 6: “Ces choses-là sont certainement fort dignes d’être connues dans le détail, afin que l’on comprenne sur quelles décisions et sur quels fondements – qui souvent sont cachés et, la plupart du temps divulgués d’une façon fort éloignée de la vérité – reposent des faits si mémorables.”

<sup>12</sup> *Storia d’Italia*, I, 1: pour être précis il faudrait traduire doublement le syntagme “*alla memoria nostra*” qui signifie à la fois “de notre temps” et “ce que nous avons en mémoire”. On pourrait ainsi écrire: “*J’ai décidé, quant à moi, d’écrire les choses advenues de notre temps et dont nous avons mémoire...*”

<sup>13</sup> *Storia d’Italia*, V, 15: “*doversi più presto per ricordi che per precetti ripigliare*”; VIII, 3: “con espressi ricordi e precetti”.

<sup>14</sup> Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *La politique de l’expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell’Orso, 2002.

<sup>15</sup> *Ricordi*, B 35: “Ces avertissements sont des règles qu’on peut écrire dans les livres; mais les cas particuliers qui, pour des raisons variées, doivent être gouvernés autrement, peuvent difficilement s’écrire ailleurs que dans le livre du discernement.” Sur cette question, il faut considérer également les formulations des *ricordi* Q12, A11, B121 et C6.

<sup>16</sup> *Prince*, 3, 50: “*Di che si trae una regula generale, la quale mai o raro falla...* [D’où on tire une règle générale qui jamais, **ou rarement**, ne fait faute]”

<sup>17</sup> *Ricordi*, C 9: “Lisez souvent et considérez bien ces avertissements parce qu’il est plus facile de les connaître et de les comprendre que de les observer: et cela sera plus facile si vous prenez l’habitude de les garder toujours frais dans votre mémoire [*che s’abbino freschi nella memoria*]”.

<sup>18</sup> *Ricordi*, C 143: “Il me semble que tous les historiens, sans exception aucune, ont fait une erreur: ils ont négligé d’écrire bien des choses qui, en leur temps, étaient connues, parce qu’ils les présupposaient connues. Il s’ensuit que, dans les histoires des Romains et des Grecs et de tous les autres, on désire aujourd’hui des informations sur de nombreux points: par exemple sur l’autorité et la diversité des magistratures, l’ordre du gouverne-

ment, les formes de la milice, la dimension des villes et bien des choses semblables, qui, à l'époque où ces gens écrivaient, étaient parfaitement connues et donc omises. Mais s'ils avaient considéré que la longueur du temps fait s'éteindre les cités, se perdre la mémoire des choses [*Ma se avessono considerato che con la lunghezza del tempo si spengono le città, e si perdono le memorie delle cose*], que les histoires ne sont écrites que pour conserver à jamais cette mémoire, ils auraient été plus diligents pour les écrire de sorte que pussent avoir sous les yeux toutes ces choses aussi bien ceux qui furent alors présents que ceux qui allaient naître en une époque lointaine: et c'est là vraiment le but de l'histoire [*el fine della istoria*].” [Je traduis l'avertissement en entier; dans le texte, seule la dernière phrase est citée].

<sup>19</sup> *Discours*, II, 5: “Celui qui lira de quelle façon agirent saint Grégoire et les autres chefs de la religion chrétienne, verra avec quelle obstination ils persécutèrent tous les souvenir des Anciens [*tutte le memorie antiche*], en brûlant des œuvres des poètes et des historiens et en détruisant toute chose qui pût laisser quelque trace de l'Antiquité.”

<sup>20</sup> *Prince*, 4, 19-21 [19] “De là naquirent les nombreuses rébellions de l'Espagne, de la France et de la Grèce contre les Romains, à cause des nombreux principats qu'il y avait dans ces états: tant que dura leur mémoire [*mentre durò la memoria*], Rome ne fut jamais certaine de les posséder. [20] Mais quand leur mémoire fut éteinte par la puissance et la continuité de l'Empire, ils furent assurés de leur possession [*Ma spenta la memoria di quelli, con la potenza e diuturnità dello imperio, ne diventorno sicuri possessori*]; et, qui plus est, par la suite, chacun de ceux qui se combattaient put entraîner derrière lui une partie de ces provinces, selon l'autorité qu'il y avait acquise; et celles-ci, comme le sang de leurs anciens seigneurs était éteint, ne reconnaissaient que les Romains. [21] Une fois donc considérées toutes ces choses, personne ne s'étonnera de la facilité qu'eut Alexandre pour tenir l'état d'Asie et des difficultés qu'ont eu les autres pour conserver ce qu'ils avaient acquis, el Pyrrhus et bien d'autres: ce qui n'est pas né de ce que le vainqueur ait eu peu ou beaucoup de vertu mais de la dissemblance des sujets [*dalla disformità del subietto*].”

<sup>21</sup> *Discours*, III, 1: “Mais comme la mémoire de ces coups [*di quella battitura*] s'éteint, les hommes osent tenter des nouvelletés et dire du mal; et c'est pourquoi il est nécessaire d'y pourvoir en ramenant cela vers ses principes.”

**Palavras-Chave** – memória, história, pensamento político

**Mots-Dés** – mémoire, histoire, pensée politique

**Key-Words** – memory, history, political thought

